

Aux frontières de l'humanité. La représentation des Tsiganes dans l'œuvre d'Adèle Hommaire de Hell

Sarga Moussa

► **To cite this version:**

Sarga Moussa. Aux frontières de l'humanité. La représentation des Tsiganes dans l'œuvre d'Adèle Hommaire de Hell. Sidonia Bauer; Kirsten von Hagen. Aux frontières: Roma als Grenzgängerfiguren der Moderne, AVM Edition, pp.129-146, 2020, 978-3-954777-107-3. hal-03092107

HAL Id: hal-03092107

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03092107>

Submitted on 1 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Aux frontières de l'humanité. La représentation des Tisganes dans l'œuvre d'Adèle Hommaire de Hell

Adèle Hommaire de Hell (1819-1883), née Jeanne Louise Adélaïde Hériot, fait partie de ces voyageuses intrépides quelque peu oubliées, mais auxquelles des ouvrages destinés à un large public ont redonné récemment une certaine visibilité¹. Ayant épousé à 16 ans Xavier Hommaire de Hell, jeune ingénieur issu de l'École des mines de Saint-Étienne et qui allait devenir un géographe célèbre, elle le suivit dans tous ses voyages, notamment en Turquie et en Russie, menant une vie aventureuse qu'elle raconta dans plusieurs ouvrages qu'elle fit paraître après la mort de son mari, survenue à Ispahan en 1848. Le premier d'entre eux, qui constituera notre corpus principal, est le *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale*, paru chez Hachette en 1860, réédité sous un titre légèrement différent chez Didier en 1868, puis en 1993, chez Arthaud, avec un avant-propos de Michel Deuff, sous le titre *Équipée dans les steppes de Russie, 1840-1844*. On sait qu'Adèle Hommaire de Hell collabora à l'ouvrage publié sous le nom de son mari et intitulé *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale* (1843-1845). Mais, dans la mesure où il est difficile d'attribuer précisément tel ou tel passage à l'un ou à l'autre des deux époux, on se référera d'abord au *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne* (1860) publié sous le nom d'Adèle Hommaire de Hell, quitte à établir parfois des comparaisons avec l'ouvrage antérieur publié sous le nom de son mari. On utilisera aussi un livre de souvenirs où Adèle Hommaire de Hell revient largement sur ses voyages, y compris sur celui qu'elle accomplit, en 1862, en Martinique², où son fils aîné s'établit : *À travers le monde. La vie orientale, la vie créole* (1870). On signalera enfin qu'elle s'occupa de la publication posthume du *Voyage en Turquie et en Perse* de son mari, publié en 3 volumes entre 1854 et 1860, et accompagné d'un *Atlas historique* (1859) par le peintre Jules Laurens.

Mais le premier livre qu'Adèle Hommaire de Hell publia sous son nom est un recueil de poésies, *Rêveries d'un voyageur* (1846). C'est bien comme une *voyageuse* qu'elle fut considérée, dès le milieu du XIX^e siècle, dans les différentes études où son nom apparaît. Citons d'abord *Les Illustres Voyageuses*, dû à la plume du géographe Richard Cortambert, qui consacre tout un chapitre de 30 pages à Adèle Hommaire de Hell, laquelle se voit ainsi propulsée de son vivant (l'ouvrage date de 1866) au rang des célébrités. Notons par ailleurs que Cortambert, qui cite et paraphrase longuement le *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne...*, retient un épisode où la voyageuse décrit un campement de Tisganes « de l'aspect le plus effrayant » – on y reviendra³. Tout un chapitre est également consacré à Adèle Hommaire de Hell dans *Les Voyageuses au XIX^e siècle* (1888) d'Amélie Chevalier. « Elle est douée d'un talent peu ordinaire pour apprécier et décrire le côté pittoresque de la nature », lit-

¹ Voir notamment Barbara Hodgson, *Les Aventurières, XVIII^e-XIX^e siècle. Récits de femmes voyageuses*, trad. de l'anglais par Marc Albert et Camille Gerfaut, Paris Éditions du Seuil, 2002, p. 50-51, et Françoise Lapeyre, *Le Roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Paris, Payot, 2007, p. 69-73. Pour d'autres références critiques, voir *infra*.

² D'après le peu d'informations qu'on a sur elle, Adèle Hommaire de Hell serait née en 1819 à Arbois, en Franche-Comté (voir Richard Cortambert, *Les Illustres Voyageuses*, Paris, Maillet, 1866, p. 181), et non en Martinique, comme le prétend Marc Slonim, critique littéraire et traducteur russe (1894-1976), éditeur d'un ouvrage qu'il attribue à Adèle Hommaire de Hell et intitulé *Mémoires d'une aventurière : 1833-1852* (Paris, Plon, 1934), mais qui est à l'évidence une mystification, comme l'indique Françoise Lapeyre (*Le Roman des voyageuses françaises, op. cit.*, p. 73).

³ R. Cortambert, *Les Illustres Voyageuses, op. cit.*, p. 189.

on à propos de la voyageuse⁴. Autrement dit, les qualités littéraires d'Adèle Hommaire de Hell étaient déjà reconnues par ses contemporains, ainsi que dans des ouvrages qui parurent après sa mort, comme *Les Grandes Voyageuses* (1894) de Marie Dronsart, qui consacre également un chapitre à « Madame Hommaire de Hell ».

Cependant, cette promotion a une contrepartie qui apparaît aujourd'hui, avec le développement des études de *genre*, comme problématique. Car si Adèle Hommaire de Hell est louée pour sa vive imagination et pour sa sensibilité aux paysages, elle est, du même coup, confinée dans des valeurs littéraires supposées propres aux femmes, par opposition au sérieux de l'information et à la rigueur scientifique censées être des qualités proprement masculines. D'où la tentation d'un partage des rôles, ici comme dans d'autres voyages faits en couple, ainsi que le montre Margot Irvine dans son ouvrage *Pour suivre un époux* : « Il est certain que plusieurs femmes ont écrit des récits de voyage pittoresques. Mais il semble que lorsqu'un homme et une femme qui ne sont pas écrivains de profession se partagent l'espace discursif de la relation de voyage, cet élément revient à la femme. Ainsi la femme occuperait la position de l'artiste, qui est implicitement féminisée⁵. » Mais Margot Irvine montre aussi, en s'appuyant sur l'ouvrage désormais classique de Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin*, que les choses ne sont pas si tranchées, en particulier chez Adèle Hommaire de Hell qui, au fur et à mesure de ses voyages, cherche aussi à occuper la place « masculine⁶ », celle-là même qui sera laissée vacante à la mort de son mari⁷ – rééditant son propre *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne*, en 1868, elle rédige une préface où elle indique, à la suite de sa signature, qu'elle est « membre de la Société de géographie de France⁸ », autrement dit qu'elle a gagné une certaine reconnaissance scientifique, dans un milieu presque exclusivement masculin⁹. Cela dit, qu'on se situe du côté de la description pittoresque ou du côté du discours sérieux, la représentation des Tsiganes fait l'objet, chez Adèle Hommaire de Hell, d'un imaginaire fortement codifié, et qui rejette le plus souvent les nomades aux confins du monde civilisé.

I. La construction d'une altérité radicale

Alors qu'elle se trouve avec son mari à Taganrog, près de Rostof, dans les steppes russes, Adèle Hommaire de Hell pousse soudain « un cri de surprise et d'effroi » : « En face de moi, tout un campement de Bohémiens réalisait en cet endroit une des plus saisissantes fictions de Walter Scott¹⁰. » La narratrice ne précise pas à quel roman de l'écrivain écossais

⁴ Amélie Chevalier, *Les Voyageuses au XIX^e siècle* [1888], 2^e éd., Paris, Mame, 1889, p. 58.

⁵ Margot Irvine, *Pour suivre un époux. Les récits de voyages des couples au XIX^e siècle*, Québec, Éditions Nota bene, 2008, p. 21.

⁶ *Ibid.*, p. 127-128.

⁷ « Après la mort de son époux Adèle Hommaire de Hell devient le dépositaire de ce qu'il fut et fit : la perte de la tutelle masculine se transforma en gain pour la femme » (Bénédicte Monicat, *Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses du 19^e siècle*, Amsterdam/Atlanta, Rodopi, 1996, p. 119-120).

⁸ Adèle Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne : voyage dans la Russie méridionale*, Paris, Didier, 1868, p. IX.

⁹ Sur « l'émergence ambiguë des grandes voyageuses », voir Sylvain Venayre, « Au-delà du baobab de Madame Livingstone. Réflexions sur le genre du voyage dans la France du XIX^e siècle », in : « Voyageuses », dossier coordonné par Rebecca Rogers et Françoise Thébaud, *Clio*, n° 28, 2008, p. 101 et suiv. Voir par ailleurs Nicolas Bourguinat (éd.), *Le Voyage au féminin. Perspectives historiques et littéraires (18^e-20^e siècles)*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008, ainsi que Frank Estelmann, Sarga Moussa et Friedrich Wolfzettel (éd.), *Voyageuses européennes au XIX^e siècle. Identités, genres, codes*, Paris, PUPS, 2012, et Natascha Ueckmann, *Frauen und Orientalismus. Reisetexte französischer Autorinnen des 19. und 20. Jahrhunderts*, Stuttgart, Metzler Verlag, 2001.

¹⁰ Adèle Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne et dans la Russie méridionale*, Paris, Hachette, 1860, p. 63-64. Tout ce passage figure déjà dans *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie méridionale. Voyage pittoresque, historique et scientifique*, Paris, Bertrand, et Strasbourg,

elle fait allusion. On trouve un personnage d'« Égyptienne », Meg Merrilies, dans le second roman de Scott, *Guy Mannering* (1815)¹¹. Mais c'est dans *Quentin Durward* (1823) que les Bohémiens apparaissent non seulement travers un personnage, en l'occurrence celui de Hayreddin Maugrabin (« le More d'Afrique¹² »), mais comme un groupe ethnique auquel sont associées des caractéristiques qui en construisent les membres comme radicalement différents, opposés tout à la fois à l'Europe, à la « civilisation », et même à l'humanité. Voici quelques exemples de ces trois formes d'altérité négative.

On peut d'abord déceler chez Scott ce qu'Edward Said a appelé un « discours orientaliste », composé d'une série de clichés le plus souvent dépréciatifs¹³. Alors que le jeune héros, venu d'Écosse en France pour rejoindre son oncle, archer du roi Louis XI, vient de couper, par charité, la corde d'un pendu en train d'agoniser, il est pris à partie par une bande de Tsiganes qui l'accuse à tort de vouloir dépouiller l'un des leurs.

Ces gens différaient tellement de tout ce que Quentin avait vu jusque-là, qu'il fut disposé à les prendre pour une bande de Sarrasins, ces « chiens de païens », adversaires-nés des gentils chevaliers et des monarques chrétiens dans tous les romans qu'il avait lus¹⁴.

On notera le rôle capital de la littérature de fiction dans ce processus de construction de l'altérité : alors qu'elle voit de vrais Tsiganes, et qu'elle en rend compte dans un « genre » (le récit de voyage) qui repose largement sur une poétique réaliste, Adèle Hommaire de Hell commence par fictionnaliser son objet, renvoyant à un auteur de romans qui met lui-même en scène des personnages dont l'imaginaire est imprégné de lectures renvoyant aux Croisades et à leur mise en récits dans des épopées où les musulmans apparaissent comme les ennemis irréductibles des chrétiens¹⁵. Par ailleurs, on retrouve chez la narratrice du *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne* des comparaisons orientalistes qui font écho aux « Sarrasins » de Scott : « Le gouvernement », écrit-elle, « a maintes fois essayé de coloniser en Bessarabie ces bédouins d'Europe, mais jusqu'à présent, tous les efforts ont échoué devant leur inertie¹⁶. » Alors que les Tsiganes font l'objet au même moment, dans la littérature et dans les arts, d'un mythe souvent idéalisant¹⁷, leur exclusion sociale réelle se poursuit et s'intensifie, s'appuyant sur une imagerie orientaliste¹⁸ qui les construit comme l'« Autre » de l'Occident.

Levrault, t. I (1843), p. 316 et suiv. L'ouvrage est publié sous le nom de Xavier Hommaire de Hell, mais son épouse y a contribué, notamment pour la partie historique, comme il est précisé dans la légende de la planche CVII où figure son portrait, dans l'*Atlas historique* (1859) réalisé par le peintre Jules Laurens pour le *Voyage en Turquie et en Perse* (1854-1860) de Xavier Hommaire de Hell. Le passage cité des *Steppes de la mer Caspienne* est clairement rédigé par Adèle Hommaire de Hell, comme l'indique l'accord du participe passé au féminin, dans la phrase qui suit : « La singulière apparition qui m'avait arrêtée subitement sur le rebord de la route, était donc le spectacle d'une troupe de Tsiganes [...] » (*op. cit.*, p. 348.).

¹¹ Le personnage de Meg Merrilies est commenté par Klaus-Michael Bogdal dans *Europa erfindet die Zigeuner*, Berlin, Suhrkamp, 2011, p. 286-290.

¹² Walter Scott, *Quentin Durward*, traducteur non mentionné, 5^e éd., Paris, Hachette, 1904, p. 123 ; le roman paraît en anglais en 1823 et il est traduit la même année en français par A.-J.-B. Defauconpret. D'autres traductions suivront au XIX^e siècle.

¹³ Edward Said, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. de l'anglais par Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, 1980 (rééd. 2005)

¹⁴ W. Scott, *Quentin Durward*, *op. cit.*, p. 42.

¹⁵ Dans un ouvrage ultérieur où elle revient sur ses voyages, Adèle Hommaire de Hell compare à nouveau des Tsiganes (vus cette fois-ci dans les environs de Constantinople) à « un chapitre d'un roman de Walter Scott » (*À travers le monde. La vie orientale, la vie créole*, Paris, Didier, 1870, p. 77).

¹⁶ A. Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne...*, *op. cit.*, p. 64 ; je souligne.

¹⁷ Voir Pascale Auraix-Jonchière et Gérard Loubinoux (éd.), *La Bohémienne, figure poétique de l'errance aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2006, et Sarga Moussa (éd.), *Le Mythe des Bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*, Paris, L'Harmattan, 2008.

¹⁸ « Ils vivent « dans une indolence tout à fait asiatique », écrit Adèle Hommaire de Hell (*Voyage dans les steppes de la mer Caspienne...*, *op. cit.*, p. 64).

Les Tsiganes que décrit Adèle Hommaire de Hell apparaissent aussi, dans son *Voyage*, comme des anti-civilisés :

De même qu'en Italie et en Espagne, ils vont d'un village à l'autre, exerçant toutes sortes de métiers, volant des chevaux, des poules, des arboises, disant la bonne aventure, obtenant par ruse ou par prière les moyens de ne pas mourir de faim, et préférant mille fois cette vie mendicante et paresseuse au bien-être qu'ils se procureraient si facilement avec un peu de travail et de bonne volonté¹⁹.

Définis comme des voleurs et des mendiants, les Tsiganes sont stigmatisés comme radicalement non assimilables à une société bourgeoise et capitaliste dont le modèle est en pleine expansion. Mais leur péché capital, c'est évidemment le nomadisme, qui s'oppose à la sédentarité comme la barbarie à la civilisation :

Dispersé sur toute la surface du globe, placé au dernier degré de l'échelle sociale, ce peuple vagabond forme en Russie, comme ailleurs, une véritable tribu de parias, dont la présence inspire du dégoût même aux paysans.

[...]

Leur manière de voyager rappelle les émigrations des peuples barbares²⁰.

Dans ce contexte, la mobilité prend une connotation négative, et même menaçante : identifiés implicitement aux hordes mongoles qui avaient déferlé sur l'Europe orientale au Moyen Âge, les Tsiganes – qui en réalité viennent d'Inde, comme on le savait déjà au milieu du XIX^e siècle²¹ – apparaissent comme un peuple sans patrie, donc comme l'antithèse scandaleuse de la conception territoriale et frontalière des États-nations, tels qu'ils se constituent peu à peu au XIX^e siècle, à l'intérieur des grands empires. Au chapitre XVI (intitulé significativement « Le vagabond ») de *Quentin Durward*, Walter Scott met en scène un dialogue entre son héros et le Bohémien Hayreddin Maugrabin :

- De quel pays êtes-vous, alors ? lui demanda Quentin ?
- D'aucun pays, répondit le guide.
- Comment ! d'aucun pays ? répéta l'Écossais.
- Non, répondit le Bohémien, d'aucun.

Je suis un Zingaro, un Bohémien, un Égyptien, ou tel autre nom qu'il plaît aux Européens de donner à notre peuple ; mais je n'ai pas de pays²².

Et Durward d'ajouter : « – Vous êtes dépourvu de tout ce qui réunit les hommes en société... Vous n'avez ni loi, ni chef, ni moyens fixes d'existence, ni maison, ni foyer, ni religion²³. »

Les Tsiganes sont définis par leur *manque*, de manière à la fois eurocentrique et ethnocentrique. Ils *ne sont pas* tout ce que *sont* les peuples « civilisés » européens qui, eux, et quelles que soient leurs différences internes, ont en commun d'avoir des lois, un gouvernement, et surtout un mode de vie sédentaire largement partagé.

Mais les Tsiganes ne sont pas seulement des « barbares » ou des « sauvages », donc des anti-civilisés. Sous la plume d'Adèle Hommaire de Hell, comme, d'ailleurs, sous celle de

¹⁹ *Ibid.*, p. 65.

²⁰ *Ibid.*, p. 64 et p. 65.

²¹ Évoquant le même épisode de la rencontre d'un camp de Tsiganes en Russie dans le chapitre qu'il consacre à Adèle Hommaire de Hell, Richard Cortambert parle de « ces étranges enfants de l'Inde dispersés partout et que l'on retrouve dans les cinq parties du monde, avec les mêmes instincts, les mêmes défauts, avec les mêmes moyens d'existence » (*Les Illustres Voyageuses*, *op. cit.*, p. 189).

²² W. Scott, *Quentin Durward*, *op. cit.*, p. 121.

²³ *Ibid.*, p. 122.

Walter Scott²⁴, ils sont aussi animalisés. « C'étaient bien là ces Tsiganes qui sillonnent la Russie de leurs bandes noires, hâves et couvertes de guenilles, vrais corbeaux du steppe, toujours affamés et toujours errants », écrit la narratrice du *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne*²⁵. Cette première métaphore animalisante associe les nomades à des oiseaux symbolisant traditionnellement l'annonce de la mort ; ils sont du côté d'une nature sauvage, mais aussi nocturne et inquiétante.

La suite du texte, qui consacre tout un paragraphe à la description des Tsiganes autour de leur tente, souligne leur très grande pauvreté, dans laquelle ils sont accusés de se complaire :

Tout ce que la misère et les habitudes d'une vie vagabonde ont de plus repoussant se lisait sur leurs visages hâves, dans l'expression fébrile de leurs grands yeux noirs et dans l'espèce de volupté avec laquelle ils se roulaient au milieu de la poussière ; on eût dit que c'était là leur élément, qu'ils se sentaient nés pour la vase où fourmillent les animaux immondes²⁶.

Les Tsiganes sont donc non seulement du côté de l'animalité menaçante, mais aussi d'une animalité inférieure, dégradée, à peine distincte de la boue primitive où pullulent les larves évoquant des créatures cauchemardesques. L'animalisation de l'Autre, on le sait, est l'un des procédés habituels pour construire une figure de l'ennemi. C'est aussi un moyen de lui dénier toute légitimité en l'expulsant hors de la communauté humaine. Adèle Hommaire de Hell en arrive elle-même à cette terrible conclusion, lorsqu'elle parle des femmes tziganes :

Couvertes seulement d'un jupon en lambeaux ; la poitrine, les bras, ainsi qu'une partie des jambes entièrement nus, les yeux hagards, la figure presque cachée sous des mèches de cheveux en broussaille, elles n'avaient plus rien ni de leur sexe, ni même de l'humanité²⁷.

Même s'il faut se garder des raccourcis historiques trop brutaux, on ne peut s'empêcher de voir rétrospectivement, dans ce type de délégitimation radicale, les conditions discursives d'un processus qui aboutira un siècle plus tard, sous sa forme radicale, aux différents traitements littéralement inhumains (expérimentations médicales, stérilisations forcées, gavage) dont les Tsiganes d'Europe firent l'objet sous l'Allemagne nazie²⁸.

II. Raciologie nomade

L'un des dispositifs d'exclusion qui se met en place au cours du XIX^e siècle est celui de la *racialisation* des populations. Si Buffon, à partir du milieu du XVIII^e siècle, hiérarchisait déjà les « races » humaines qu'il décrivait dans son *Histoire naturelle*, il n'en restait pas moins fidèle au cadre de pensée *monogéniste* qui était celui de la théologie chrétienne : les

²⁴ Au chapitre XVI de *Quentin Durward*, le Bohémien Hayreddin Maugrabin se retourne sur sa selle « avec des contorsions de singe », et il dit de lui-même, lorsqu'il raconte son histoire : « C'était un louveteau emprisonné, qui saisit la première occasion de briser sa chaîne, de déchirer son maître et de s'en retourner dans les bois » (*op. cit.*, p. 121 et p. 123).

²⁵ A. Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne...*, *op. cit.*, p. 64 ; le masculin pour « steppe » est attesté au XIX^e siècle.

²⁶ *Ibid.*, p. 67.

²⁷ *Ibid.* Ce jugement semble faire écho à un passage des *Steppes de la mer Caspienne...*, lorsqu'il est question des Tsiganes de Bagtché-Séraï, en Crimée : « Nulle part ce peuple vagabond n'offre un aspect plus dégoûtant que dans cette localité. D'horribles infirmités, une misère au-dessus de toute expression, des membres difformes, tout fait douter, en les voyant, qu'ils puissent appartenir à l'humanité » (Xavier Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne, le Caucase, la Crimée et la Russie Méridionale. Voyage pittoresque, historique et scientifique*, Paris/Strasbourg, Levrault, t. II, 1845, p. 411).

²⁸ Voir Henriette Asséo, *Les Tsiganes, une destinée européenne*, Paris, Gallimard, « Découvertes », 1994, p. 91 et suiv.

hommes, dans toute leur diversité, sont nés d'une seule et même souche, et les différences qu'on peut observer entre eux n'ont rien d'irréductible en termes de métissage ou d'évolution. À l'inverse, la pensée raciologique bascule progressivement, au XIX^e siècle, vers une conception *polygéniste* qui croit non seulement à la différence radicale des « races » humaines, mais à leur hiérarchisation définitive²⁹. L'*Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) de Gobineau en est la théorisation la plus connue, mais elle n'est ni la première, ni même, peut-être, la plus influente, du moins en France³⁰. Les voyageurs français, scientifiques ou non, hommes ou femmes, contribuèrent parfois à la diffusion de ce discours racialisant, et souvent raciste.

Voyons ce que dit Adèle Hommaire de Hell à ce sujet, dans l'épisode de la rencontre avec les Tsiganes de Taganrog déjà évoqué. Le mot « race » y apparaît à plusieurs reprises, dans deux contextes différents, mais à chaque fois pour indiquer une caractéristique *essentialisante*, qui résisterait à toute forme d'influence de l'environnement, naturel ou institutionnel :

Fidèles aux traditions de leur race, les Tsiganes abhorrent tout ce qui est agriculture et habitudes réglées. Aucune entrave n'est assez forte pour dompter l'humeur nomade qu'ils tiennent de leur race, et qui a résisté au climat âpre de la Russie ainsi qu'à son gouvernement despotique³¹.

Les voyageurs qui visitèrent la Russie du nord parlent tous avec enthousiasme des chants bohémiens que l'on entend dans les salons de Moscou. C'est que nulle race ne possède peut-être le goût de la musique à un plus haut degré que les bohémiens³².

La première citation s'inscrit dans le contexte d'une racialisation des Tsiganes qu'on trouvait déjà, en France, un peu plus tôt, par exemple chez le voyageur Charles de Saint-Julien, dans un article de 1847 où il rendait compte de la première traduction française du poème de Pouchkine intitulé « Les Bohémiens » (1827). Saint-Julien avait à cette occasion rédigé lui-même quelques vers consacrés aux Tsiganes, cette « race nomade » dont il assurait que « leur plus grand besoin, à ces tribus sans loi, / C'est d'errer, de franchir steppe, désert aride, / Plaines ou monts, suivant qu'un caprice les guide, / Faisant le plus de mal qu'ils peuvent aux chrétiens³³ ». Quant à la seconde citation d'Adèle Hommaire de Hell, elle peut faire référence,

²⁹ Voir Claude Blanckaert, « Les conditions d'émergence de la science des races au début du XIX^e siècle », in : Sarga Moussa (éd.), *L'Idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 133-149.

³⁰ Voir Claude Blanckaert, *De la race à l'évolution. Paul Broca et l'anthropologie française (1850-1900)*, Paris, L'Harmattan, 2009.

³¹ A. Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne...*, *op. cit.*, p. 64. Ce passage se trouvait déjà, sous une forme légèrement différente, dans *Les Steppes de la mer Caspienne...* (1845) de Xavier Hommaire de Hell : « Fidèles aux traditions de leur race, les Tsiganes abhorrent tout ce qui est agriculture et habitudes réglées. Aucune entrave n'a encore été assez forte pour brider cette humeur nomade qu'ils tiennent de leurs aïeux, et qui a résisté au climat âpre de la Russie et à son gouvernement despotique » (*op. cit.*, t. I, p. 316). On notera que dans le *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne...* publié par Adèle Hommaire de Hell, le mot « race » est volontairement répété dans la même phrase, la seconde occurrence se substituant au terme d'« aïeux » qui figurait dans la version initiale de ce passage : il y a là l'indice d'une obsession racialisante qui ira croissant avec le siècle.

³² A. Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne...*, *op. cit.*, p. 65. On trouve déjà, dans *Les Steppes de la mer Caspienne...* de X. Hommaire de Hell, le même passage, à quelques variantes stylistiques près : « Tous les voyageurs qui ont visité la Russie ont parlé avec enthousiasme des chants bohémiens que l'on entend dans les salons de Moscou. C'est qu'aucune race ne possède peut-être le goût de la musique à un plus haut degré que les Bohémiens » (*op. cit.*, t. I, p. 316-317).

³³ Charles de Saint-Julien, « Pouchkine et le mouvement littéraire en Russie depuis quarante ans », in : *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} octobre 1847, n° 4, p. 52. L'auteur a par ailleurs publié un *Voyage pittoresque en Russie*, où les mêmes vers sont repris, au chapitre XXXII consacré aux « Tsiganes ou Bohémiens » (Paris, Belin-Leprieux et Morizot, 1853, p. 224).

implicitement, à différents récits de voyage – on pense en particulier aux *Lettres sur la Russie...* (1843) de Xavier Marmier, qui avait évoqué avec enthousiasme les chants d'une troupe de femmes tziganes entendus dans un club moscovite. Il expliquait que « cette colonie bohémienne qui est, depuis longtemps, établie à Moscou [...] s'y perpétue sans que le voisinage des Russes altère l'originalité de ses mœurs et le type de sa physionomie³⁴ ». Sans doute la représentation des Tziganes est-elle ici valorisante, ouvrant la voie à une idéalisation dont on trouvera d'autres exemples dans la seconde moitié du XIX^e siècle, par exemple dans *Constantinople* (1853) et dans le *Voyage en Russie* (1866) de Théophile Gautier. Mais il est frappant de constater que, dans la version « tziganophobe » comme dans la version « tziganophile » de cette imagerie textualisante, la *race* constitue une catégorie herméneutique privilégiée.

On observera par ailleurs que le discours raciologique, qui est au départ véhiculé par des naturalistes, des médecins ou des ethnologues, se répand peu à peu dans tous les domaines du savoir – histoire, géographie, mais aussi littérature viatique, celle-ci contribuant largement, au XIX^e siècle, à la circulation de ce discours. Du coup, il semble difficile de distinguer clairement un discours « masculin » d'un discours « féminin », d'autant que, dans le cas qui nous occupe, Adèle Hommaire de Hell a non seulement accompagné son mari dans tous ses voyages, mais qu'elle a parfois contribué à rédiger les relations qui en sont issues³⁵, si bien qu'il n'est pas toujours possible de distinguer clairement qui, de Xavier ou d'Adèle, tient véritablement la plume, même si on peut en avoir parfois un indice lorsqu'on retrouve dans le *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne* (1860) tel passage qui figurait déjà dans *Les Steppes de la mer Caspienne* (1845).

Quoi qu'il en soit, il est intéressant de constater que lorsque le couple Hommaire de Hell, accompagné du peintre Jules Laurens, fait halte dans la ville de Iasi (au nord-est de l'actuelle Roumanie), on trouve un long passage concernant les Juifs de la ville, décrits comme des *sous-Tziganes*, dans un lexique racialisant qui les met, eux aussi, au ban de l'humanité. Citons un peu longuement cette page terrible, témoin d'un antisémitisme malheureusement assez répandu, en tout cas dans la littérature de voyage orientaliste, à partir du milieu du XIX^e siècle :

La population de Jassy est extrêmement mélangée. Les juifs chassés de Pologne se sont répandus, comme un véritable torrent, en Moldavie, où ils vivent néanmoins d'une manière fort misérable. De même que dans les villes de la Russie méridionale, nous avons retrouvé chez les juifs de Jassy ce type dégradé, cette misère ignoble, cette humilité rampante qui semblent inhérente à leur nature. D'une saleté proverbiale, et entassés dans des bouges infects, ces malheureux paraissent être descendus au dernier degré de l'espèce humaine. Suivant à la lettre ces paroles de l'Écriture : *Croissez et multipliez*, leur nombre augmente si rapidement que le gouvernement moldave commence à en être sérieusement embarrassé. Presque tous boutiquiers, colporteurs, agents d'affaire et prêteurs sur gages, la concurrence réduit leur profit à si peu de chose, qu'on ne sait comment ils peuvent soutenir leurs nombreuses familles.

Dès qu'un étranger arrive à Jassy, une nuée de ces noirs corbeaux assiège sa porte du matin au soir, sans lâcher pied. Impassibles devant le mépris, les injures, l'impatience de celui dont ils convoitent les paras (petite monnaie d'argent), ils finissent toujours par trouver le côté faible de la place, et s'en emparent alors de façon à rendre leur présence indispensable. Une robe de calicot noir, luisante de crasse, un caleçon de toile, des savates aux pieds, la barbe pointue et des mèches

³⁴ Xavier Marmier, *Lettres sur la Russie, la Finlande et la Pologne*, Paris, Delloye, t. I (1842), p. 383-384. Sur ces différents récits de voyage, voir notre article « Raciologie bohémienne : l'exemple de quelques voyageurs français en Russie au XIX^e siècle », à paraître dans Sarga Moussa et Serge Zenkine (éd.), *L'Imaginaire raciologique en France et en Russie, XIX^e-XX^e siècles*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2018.

³⁵ Voir *supra*, n. 10.

de cheveux collées sur les tempes, exhalent une odeur nauséabonde, tel est le costume de ces misérables, dont l'aspect inspire le dégoût même aux Tsiganes³⁶.

On notera que les Juifs de Iasi, comme les Tsiganes de Taganrog, sont qualifiés de « corbeaux », c'est-à-dire d'oiseaux de malheur. Animalisés, ils sont situés, littéralement, aux frontières de l'humanité, puisqu'ils seraient « descendus au dernier degré de l'espèce humaine ». Si la cupidité supposée de ces Juifs fait partie de l'attirail spécifiquement antisémite, la saleté et la puanteur qu'on leur attribue constitue comme la forme hyperbolique de l'horreur qu'inspiraient déjà les Tsiganes à Adèle Hommaire de Hell. Mais la « faute » majeure, chez les uns comme chez les autres, semble bien être le nomadisme, alors même qu'un certain nombre d'entre eux sont en réalité déjà sédentarisés, comme c'est d'ailleurs le cas à Iasi, où le narrateur dit regretter que la modernisation de la ville ait eu pour effet d'abattre « les masures juives et tsiganes », lesquelles sont remplacées par « de petites maisonnettes de style allemand, très monotones d'aspect³⁷ ». Mais rien n'y fait, les Juifs apparaissent toujours comme un peuple nomade (et ici, de surcroît, comme des envahisseurs), et même, parfois, comme un peuple dont le nomadisme serait le signe d'une obscure punition, ainsi qu'on en trouve encore la trace dans le *Voyage* d'Adèle Hommaire de Hell, qui évoque les « longues robes de lustrine noire » des Juifs d'Ekaterinoslaw (aujourd'hui Dnipro, en Ukraine), lesquels « semblent porter le deuil qui convient à un peuple condamné à errer éternellement dans le monde³⁸ ». Le mythe du Juif errant³⁹, dont l'une des variantes, qui remonte au Moyen Âge, renvoie à l'histoire légendaire d'un cordonnier juif condamné à errer perpétuellement dans le monde pour avoir refusé un instant de repos au Christ portant sa croix, est ici discrètement mais clairement réactualisé pour légitimer des sous-entendus accusateurs. On peut se demander si ce mythe ne contamine pas, parfois, la représentation des Tsiganes, même si, dans leur cas, le nomadisme n'apparaît pas comme le résultat d'une punition, mais plutôt comme un choix de vie jugé anti-social. Quoi qu'il en soit, le nomadisme tsigane apparaît ici sous une forme accusatrice, à quoi la catégorie de « race » fournit un modèle interprétatif de type essentialiste, qui permettrait de rendre compte du supposé refus de ce peuple de participer à toute forme de vie commune dans une Europe « progressiste ».

III. Éloge de la vie de bohème

Si les Tsiganes apparaissent le plus souvent, dans l'œuvre d'Adèle Hommaire de Hell, sous une forme dépréciative, il est toutefois certains cas où l'on assiste à un renversement des valeurs – renversement qui ne signifie pas, précisons-le d'emblée, que l'auteure échappe totalement aux stéréotypes de son temps, mais que ceux-ci peuvent faire l'objet d'une réinterprétation, ou peuvent prendre des formes différentes.

Dans le texte liminaire du premier ouvrage qu'elle publie sous son nom, *Rêveries d'un voyageur* (1846), Adèle Hommaire de Hell évoque la rencontre qu'elle fit, adolescente, d'une vieille Bohémienne qui lui aurait prédit son avenir :

Regarde cet oiseau, me dit-elle d'un ton assez bas pour n'être entendue que de moi seule ; regarde, il vole vers le soleil : comme lui, tu traverseras les déserts et les mers, et tu chanteras pour oublier tes fatigues⁴⁰.

³⁶ Xavier Hommaire de Hell, *Voyage en Turquie et en Perse exécuté par ordre du gouvernement français pendant les années 1846, 1847 et 1848*, Paris, Bertrand, t. I (première partie), 1854, p. 205-206.

³⁷ *Ibid.*, p. 191.

³⁸ A. Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne...*, *op. cit.*, p. 26.

³⁹ Voir Marie-France Rouart, *Le Mythe du Juif errant dans l'Europe du XIX^e siècle*, Paris, Corti, 1988.

⁴⁰ A. Hommaire de Hell, *Rêveries d'un voyageur. Poésies*, Paris, Amyot et Dentu, 1846, p. 3.

Des noirs corbeaux auxquels étaient comparés les Tsiganes de Taganrog, on passe à l'image de l'oiseau migrateur volant vers le soleil et avide d'espace – oiseau auquel s'identifie la poétesse. Les écrivains romantiques s'inventèrent volontiers une destinée prestigieuse. C'est le cas notamment de Lamartine, qui raconte dans ses *Mémoires politiques* (1863) que deux Bohémiennes, rencontrées en 1817, lui auraient prédit les trois facultés dont il serait doué pendant sa vie, « poésie, politique et action peut-être⁴¹ ». Processus d'autolégitimation *a posteriori* qu'on retrouve chez Adèle Hommaire de Hell (mais limité à la voix poétique), et qui ne saurait surprendre, *a fortiori* s'agissant d'une femme, dont l'accès au statut d'écrivain n'allait nullement de soi au XIX^e siècle⁴². Dans la mesure où ils ont la réputation de lire l'avenir, les Bohémiens (et en particulier les Bohémiennes) peuvent entretenir un lien privilégié avec les poètes qui se rêvent eux-mêmes, à l'époque, comme « prophétiques ».

Autre élément apte à favoriser une empathie à l'égard des Tsiganes : le nomadisme, réel ou supposé, de ces derniers, apparaît comme une forme apparentée de la vie de voyage que les époux Hommaire de Hell menèrent pendant une quinzaine d'années, de leur mariage à la mort de Xavier – sans compter des voyages en Italie, en Espagne et en Martinique qu'Adèle fit plus tard, sans son mari. Ainsi, lorsqu'elle se trouve avec ce dernier dans le Caucase, à Vladimirofka, sur les bords de la rivière Kouma, elle réfléchit sur le mode d'existence qu'ils partagèrent avec une escorte de Kalmouks, un peuple d'origine mongole dont elle avait décrit la simplicité d'une « vie mêlée à la nature » :

La civilisation a certes bien des charmes ; mais ce n'en est pas moins une chose des plus piquantes, que de coucher dans une tente de cinq pieds de longueur, au milieu d'une plaine aride ; d'entendre les chameaux brouter l'herbe à quelques pas de l'endroit où repose votre tête ; de sentir les chiens fourrer leur museau sous le feutre qui vous sépare d'eux ; d'être entouré de tous côtés par des tribus à demi-sauvages, auxquelles vous n'auriez à opposer, en cas d'attaque, que quelques mauvaises armes et une douzaine d'hommes dont le courage est négatif. Alors il se passe d'étranges phénomènes dans le cerveau ! On en vient à douter de sa propre identité, à se croire presque Kalmouk, et à considérer les souvenirs d'une autre existence comme appartenant au domaine des songes !⁴³

Certes, les Kalmouks ne sont pas des Tsiganes. Mais, comme eux, c'est un peuple en partie nomade, et dont le mode de vie est à l'opposé du confort procuré par la sédentarité urbaine. Il semble que ce qui motive cet aveu extraordinaire, même s'il est tempéré par une modalisation (« on en vient à [...] se croire *presque* Kalmouk »), c'est le passage du temps qui, une fois les difficultés passées, permet de reconsidérer un épisode viatique en lui conférant une valeur positive, comme s'il avait fallu accomplir un voyage intérieur pour que la narratrice ose s'avouer à elle-même (et confesser publiquement) son propre désir d'altérité. On notera que ce même épisode était déjà raconté, mais de manière quelque peu différente, c'est-à-dire moins empathique, au tome II des *Steppes de la mer Caspienne* publié par Xavier Hommaire de Hell :

En disant un dernier adieu aux hordes kalmoukes dont nous avons partagé, pendant plus d'un mois, la vie libre et aventureuse, nous ne pûmes nous défendre d'un certain regret, malgré les dangers et les privations qui avaient accompagné nos courses au désert. Ces mœurs des steppes qui s'offraient sans cesse à nous, pleines d'une simplicité patriarcale, reportèrent notre esprit aux temps primitifs, et lui ouvraient comme à son insu un vaste champ d'observations et de souvenirs !

⁴¹ Cet épisode est cité et commenté par Paul Bénichou dans *Les Mages romantiques*, Paris, Gallimard, 1988, p. 38-39.

⁴² Voir Annie Prassoloff, « Le statut juridique de la femme auteur », in : *Romantisme*, n° 77, 1992, p. 9-14.

⁴³ A. Hommaire de Hell, *Voyage dans les steppes de la mer Caspienne*, *op. cit.*, p. 229-230. Cet épisode est commenté, du point de vue de la déstabilisation identitaire dont il témoigne, par B. Monicat dans *Itinéraires de l'écriture au féminin*, *op. cit.*, p. 126-127.

Comment d'ailleurs rester indifférent à la poésie des lieux, des usages et du costume, aux scènes pastorales et aux vastes horizons, qui compensaient si largement les ennuis et les fatigues du voyage ?⁴⁴

Entre ce texte datant de 1845, peut-être rédigé par Adèle Hommaire de Hell, et sa réécriture 15 ans plus tard dans le récit de voyage publié cette fois-ci sous son nom, il y a tout à la fois une intensification du sentiment empathique et une matérialisation du passé, rendu soudain très proche par les différents sens mis en jeu (voir, entendre, sentir) dans cette évocation de la vie nomade partagée. À un primitivisme rousseauiste s'ajoute une véritable identification à l'Autre, ce dont la narratrice s'étonne tout en l'assumant.

On trouve également ce processus d'idéalisation rétrospective dans un ouvrage qu'Adèle Hommaire de Hell rédige sur le tard, et qui se présente comme des mémoires consacrés à sa vie de voyage, mémoires intitulés *À travers le monde. La vie orientale, la vie créole* (1870). Revenant sur son dernier voyage en Turquie, celui qu'elle entreprit avec son mari à partir de 1846, elle évoque un village turc où ils firent halte et dressèrent leurs tentes :

Je ne puis dire avec quel ravissement nous reprîmes possession de nos habitudes nomades, de cette vie bohémienne dont le souvenir avait plus d'une fois excité nos regrets au milieu des distractions du monde ! Il nous semblait revoir les bords du Maritch [fleuve d'Europe orientale] les îles pittoresques du Volga, les dunes grisâtres de la mer Caspienne ; il nous semblait entendre les chants religieux des Kalmouks dans le désert, le bruit des torrents dans les Alpes caucasiennes ; tout cela se réveillait, devenait presque une réalité dans cette première soirée de campement sous le doux ciel de l'Asie-Mineure⁴⁵.

Les Tsiganes, qui sont ici absents comme « objets » du discours, sont totalement intériorisés, à travers la « vie bohémienne » à laquelle la narratrice s'identifie. Mais on observera que cette intériorisation se fait au prix d'une double mise à distance temporelle : du temps de la narration, on passe au temps du récit, qui lui-même renvoie à un voyage antérieur. Ce processus d'identification a visiblement beaucoup à voir avec le passage du temps, qui permet d'« oublier », par la grâce d'une mémoire sélective, la réaction initiale de rejet de l'altérité tzigane, pour ne retenir que le désir – avoué seulement après coup – de mener une vie nomade qui constituerait une alternative heureuse au modèle de la sédentarité urbaine. Sur ce plan-là, les Tsiganes de Kussey-Kueil, dans les environs de la capitale ottomane, rejoignent pour un instant, dans l'imaginaire d'Adèle Hommaire de Hell, les Kalmouks du Caucase.

Mais cette intériorisation a aussi sa contrepartie. Car au moment même où Adèle Hommaire de Hell évoque de manière lyrique les charmes de la « vie bohémienne », elle décrit de vrais Tsiganes, qu'elle s'empresse de *déréaliser*. La « troupe insouciante de zingaris », installée avec ses tentes, près d'un pont ruiné, aux abords des murailles de Constantinople, apparaît aux yeux de la voyageuse « dans le désordre le plus pittoresque⁴⁶ ». Autrement dit, il s'agit là d'une véritable scène de genre, d'une sorte de petit tableau orientaliste – dont on ne trouve cependant pas l'équivalent iconographique dans l'*Atlas historique* du peintre Jules Laurens qui accompagnait le couple Hommaire de Hell dans ses voyages en Orient. Esthétisés, les Tsiganes deviennent acceptables – ce qui permet de faire l'impasse sur la dimension sonore d'une musique que la narratrice qualifie de « criarde⁴⁷ ».

Adèle Hommaire de Hell insiste également sur l'aspect romanesque de cette nouvelle scène à la Walter Scott : « Tout romancier doit avoir quelque bohémien à son service, pour

⁴⁴ X. Hommaire de Hell, *Les Steppes de la mer Caspienne...*, op. cit., t. II, p. 154.

⁴⁵ A. Hommaire de Hell, *À travers le monde*, op. cit., p. 74.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 105.

⁴⁷ *Ibid.*

enlever un héritier, jeter un maléfice et donner au besoin un coup de poignard!⁴⁸ » Littérisés, ces Tsiganes sont à nouveau renvoyés à une imagerie négative – mais dont Adèle Hommaire de Hell, sa remarque humoristique en témoigne, est parfaitement consciente du caractère stéréotypé. C'est peut-être aussi en cela, et non seulement à cause de sa sensibilité au « pittoresque de la nature⁴⁹ », qu'elle est une véritable écrivaine : décrire les Tsiganes comme un motif artistique, c'est à la fois leur donner droit de cité en littérature, et avouer qu'ils sont d'emblée pris dans une *représentation codifiée* qui se substituera toujours à son propre objet ; c'est aussi ouvrir le *moi* à ses ambivalences intérieures, en l'occurrence à la *fascination* (faite de peur et de désir) éprouvée par la voyageuse pour les nomades.

Sarga MOUSSA (CNRS, UMR THALIM)

⁴⁸ *Ibid.*, p. 106.

⁴⁹ A. Chevalier, *Les Voyageuses au XIX^e siècle*, *op. cit.*, p. 58.